

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 45

Artikel: Une cure de Bourquin
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198413>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cule des bords de la Seine, les réflexions suivantes :

« Le mois de juin a été placé à la suite du moi de mai dans le seul but d'en faire le sixième de l'année ; autrement l'année n'aurait pas eu de sixième mois, ce qui aurait été très gênant pour les gens venus au monde pendant ce temps. Les jours, par une fâcheuse habitude qu'ils ont prise depuis janvier, continuent à augmenter le matin et à augmenter le soir ; cependant ils n'ont pas une heure de plus pour cela. »

Juillet : « Les jours augmentent d'une façon déplorable, mais continuent à n'avoir que vingt-quatre heures, ce qui est un tort ; les nuits étant très courtes, il devient presque impossible de dormir. »

Septembre : « Les jours commencent à diminuer, et ce n'est pas trop tôt, car on en a plein le dos de ces magnifiques journées qui n'en finissent plus et qui prolongent démesurément nos occupations. »

Conseils pratiques pour octobre :

« En octobre on rentre les topinambours, les betteraves et tous les légumes qu'on a laissés librement brouter dans les champs pendant la belle saison. Le moment est également propice pour tirer les dernières carottes, ce mois étant de ceux où l'on a le plus besoin d'argent, à cause des vêtements d'hiver, du terme et du départ de la classe. »

Pour passer le temps en novembre : « Les champs sont déserts, il n'y a plus de plantes ni de fruits ; on ne sait que faire et l'on s'embête à mourir. Le mieux, quand on ne veut pas mourir, est de s'adonner à des occupations agréables. »

Précautions à prendre en décembre : « On fera bien, dans les premiers jours du mois, de tuer quelques renards, martres, zibelines, chèvres du Thibet et même des ours blancs si on en a dans sa basse-cour, afin de doubler les vêtements avec leur fourrure et de préparer les expéditions au Pôle-Nord. »

Ces facéties ne sont point choses nouvelles dans les almanachs ; Rabelais aimait déjà à en épicer ses fameuses *Prognostications*. Pour quoi le *Messageur boileux* de Berne et Vevey (le véritable) n'en sert-il pas à ses lecteurs ? C'est qu'il sait qu'ils ne les goûteraient guère. Pour eux, le *Messageur boileux* — le vrai, celui qui s'imprime à Vevey, chez les frères Klausfelder — est un ouvrage sérieux et qui doit demeurer tel. Il contient bien, si l'on veut, quelques contes pour rire, des boutades, parce qu'on ne peut demeurer perpétuellement grave ; mais son fond est celui de notre tempérament, qui passe pour peu folâtre et pour ennemi des excentricités.

Le *Messageur boileux* ne serait plus le vrai, l'unique *Messageur boileux* de Berne et Vevey, s'il se mettait à parodier les travaux des champs ou à donner des recettes bouffonnes. Ce qu'on y veut trouver, avec le récit des événements saillants de l'année écoulée, c'est la date des foires, de sages avis et conseils, l'indication du temps pour tous les jours de l'année, les lunaisons et ces sentences si curieusement dissimulées entre les signes cabalistiques rouges et noirs du calendrier, que c'est tout un labeur que de les lire. Mais comme on les retient une fois qu'on les a déchiffrées !

Antoine Souci, l'auteur deux fois centenaire du *Messageur boileux* (de l'authentique), ne va pas chercher ses maximes dans les ouvrages de philosophie transcendante. Il veut être compris de tous. Oyez plutôt :

« Ce qui importe dans la vie d'un homme, c'est qu'il sache bien au juste ce qu'il veut, afin de ne rien entreprendre qui ne soit proportionné à sa nature. »

« Où il faut du nerf, les nerfs ne suffisent pas. »

« Nos amis auraient souvent mieux aimé un sourire de nous pendant leur vie que toutes nos larmes après leur mort. »

« Un cœur joyeux vaut une médecine, mais l'esprit abattu dessèche les os. »

« Beaucoup de petites choses qui ne sont rien quand on en rit, deviennent des afflictions si on les prend trop au sérieux. »

« Les joyeux guérissent toujours. »

Comparez l'esprit de ces sentences à celui de l'almanach parisien.

Ce dernier, c'est la mousse du champagne.

L'esprit du *Messageur boileux*, du véritable *Messageur boileux* de MM. Klausfelder frères, à Vevey, c'est le vin de nos coteaux, qui convient mieux à notre estomac. XX

Pourion et lo dzudzo.

Pourion étai on gaillâ que ne vaillâ pas la fleu dâi perès burâ ; c'étai ion dè cliâo coo qu'amont bin l'ovrazzo fê et lo vin pas bu et, quand bin l'étai on pourro diabblio qu'arâi pu gagni oquî, ne battâi quasu jamé lo coup ; dâi iadzo, quand l'avâi bouna bianna, fasâi onco cauquies dzornâ decé delé, mâ, quand l'avâi teri la mounia, l'allâvè tot lo drai la rupâ pè lo cabaret. Viquessai ein roucaneint à draite et à gautse, cutsivè dein lè z'étrablio àobin su la têtse et lè dzeins ein ariont zu mè dè pedi se lo lulu n'avâi pas tant zu lè dâi à crotsets, kâ ne l'âi fasâi rein qu'eimpougni, assebin, l'avâi dza étâ à l'hostiau on part dè iadzo po cauquies mancartouches que l'avâi fê.

Quand l'avâi bu on part dè demi litres, Pourion avâi onco 'na niassa dâo tonaire et fasâi crêvâ dè rire tot lo cabaret avoué lè bambiou-lès que débilitâvè.

On dzo que lo dzudzo dè pé passâvè pè la tserrière, lè laissè corré perquie bas son portamounia ein trêseint son motchâo dè fatta, mâ, ne s'ein est pas apêçu tot lo drai et n'est qu'ein volliet baire demi litre à la pinta que l'a vu que se n'arizeint étai via. L'eût bo coudhi retornâ ein derrâi po vouâti pè la tserrière, mâ, motha ! lo portamounia avâi dza étâ accrotsi, et l'étai Pourion que l'avâi trovâ. Ein lo ramasseint et dévant dè lo fourrâ dein sa fatta, stuce avâi bin guegni dè ti lè côtes po voire se nion ne l'avâi vu eimpougni cliâ renaille, kâ lo portamounia étai cossu et âo premi coup s'étai de : « Boun'affèrè, y'arè dè quie bin mè goberdzi tandi on part dè dzo et fèrè pè dessus lo martsi cauquies bounès rioulès ; mâ, 'na demi haora après, quand l'eût oû tabornâ pè lo velado po lo portamounia que faillâi rapportâ âo dzudzo dè pé, la concheince l'âi a tot parai rebouilli et sè de : « Dianstre, ne faut pas allâ badenâ avoué lo dzudzo, m'ein vé allâ lo l'âi reindre tot lo drai et l'est bin lo diabblio se ne mè baillè pas oquî. »

Noutron gaillâ ne fe don ni ion ni dou et l'âi va.

— Ah ! l'est t'ê qu'as trovâ mon portamounia, l'âi fe lo dzudzo que cognessâi l'ozé, et bin, t'ê onco on bin diabblio et on crâno zigue dè lo m'avâi rapportâ, t'ê remacho millè iadzo, assebin, coumeint t'ê on tot bon po ein contâ pè la pinta, vu t'ein derè iena, mâ 'na tota novalla avoué quiet te vas poi fèrè todrè lè côutès à ti cliâo que saront pè lo cabaret. Et cein sarâ po la recompeinsa que t'ê dâive por m'avâi rapportâ mon borson.

— Et la quenna, monsu le dzudzo ? dese adon Pourion.

— Et bin, porrà-tou mè derè quinna diffe-reinça l'âi a eintre on malheu et on merâclio ?

— Ma fai na ! dese l'autre ein sè gratteint derrâi n'orolhiè.

— Et bin, on malheu, c'est que y'aussè perdu mon portamounia !

— Et on merâclio ? fe Pourion, que vèyâi que lo dzudzo renasquâvè dè lo l'âi derè.

— On merâclio, dese adon lo dzudzo, l'est que t'ê, Pourion, te mè l'aussè rapportâ !

Et lo dzudzo l'âi a tot parai bailli veingt centimes po bairè dou petits verro dè goutte.

Une cure de Bourquin.

Un de nos anciens abonnés nous écrit de R''' :

« Il y a quelques années, un jeune homme, marié depuis peu de temps, tomba gravement malade. Après avoir consulté plusieurs docteurs et pris inutilement nombre de poudres, de pilules et de potions, il s'en fut consulter un charlatan qui ne lui donna que quelques temps à vivre. Sur le conseil de plusieurs personnes, sa jeune épouse s'en alla, tout éplorée, à Lausanne, consulter le célèbre herboriste. »

» Elle rentra à la maison, le cœur rempli d'espoir, annonçant à son époux une guérison certaine, après avoir pris quatre paquets de tisane. »

» Deux paquets suffirent pour rétablir complètement le malade. Trois ou quatre semaines après, il se portait à merveille. »

» Nos deux époux ne pouvaient assez remercier la Providence pour les bienfaits de Bourquin. Mais, hélas ! ce bonheur ne fut pas de longue durée, grâce au bon vin de Lavaux. Notre jeune mari, qui ne l'aimait que trop et qui en était privé depuis assez longtemps, ratrapa largement le temps perdu. Et comme il avait « le vin mauvais », il faisait parfois, à la maison, des scènes dont sa femme avait à souffrir. Aussi, disait-elle souvent à ses voisines : « Si j'avais pu prévoir cela, je ne serais jamais allée consulter Bourquin, il l'a trop bien guéri. »

Blaireau, chat et chevreuil.

Le jour avant l'ouverture de la chasse au chevreuil, Achille Durapiat, ancien négociant enrichi dans les faïences, nettoya son fusil, décrota ses guêtres et fit recoudre un bouton à sa veste de chasse. Puis, il s'en alla faire une partie de dominos avec son ami Eusèbe et s'arranger avec lui pour la chasse du lendemain.

Achille Durapiat était plein d'espoir. Son chevreuil l'attendait à la lisière d'un bois, du côté de Savigny. Il l'avait vu à deux reprises au même endroit peu de temps auparavant. Pas moyen de le manquer. Il songea :

— Pourvu que cet intrigant de Flipotte ne me le vole pas !

Flipotte est un coureur de bois passionné, maraudeur à l'occasion, chasseur du 1^{er} septembre au 31 décembre et braconnier le reste de l'année, sans moyen d'existence connu. Durapiat l'ayant rencontré rôdant autour de son « coin », ne pouvait le souffrir.

Ce soir-là, il quitta de bonne heure l'ami Eusèbe. Son chien l'attendait dans le vestibule, bâillant et attrapant des mouches. Un bon chien, je vous en réponds, dressé comme pas un, et du flair ! « Ici, Finaud, viens te coucher. » Le chien flaira dans tous les sens la natte qui lui servait de lit, s'accroupit en cercle, le museau allongé sur les pattes, et s'endormit avec la sérénité que donnent une bonne conscience et un estomac peu chargé... Pauvre bête, va ! Elle ne se doute de rien.

Peu semblable en cela aux grands généraux la veille d'une bataille, Achille eut de la peine à s'endormir. Pensez donc, quelle journée en perspective ! Le sommeil vint cependant et lui apporta de beaux rêves :

Dans un décor d'apothéose, il se vit avec son ami Eusèbe, revenant sur un char, derrière lequel pendaient, nobles victimes, trois chevreuils de superbe encolure.

Une foule émue et pénétrée d'admiration se pressait pour les voir. Achille, modeste et bienveillant jusque dans la gloire, saluait à droite et à gauche et désignait à Flipotte qui les regardait passer, jaune d'envie, le « coin » où ils les avaient tués. Il